ation de Roger Giron dans laysage - Dimanon.

LE JOURNAL DE GUERRE d'André ché ber rej

ES éditions qui parurent à Alger et à New-York du Journal (1) de guerre que M. André Gide tint fort irrégulièrement, nous dit-il, de 1999 à 1942 étaient précédées d'un bref, avant-pròpos, en date, à Rabat, du 3 septembre 1943, dans lequel l'auteur demandait qu'on n'accordat « à aucune de cès pages, et particulièrement à celles du debut, d'autre valeur que relative » Quelques lignes plus haut, il nous avait été fait cet aven (mais on sait que les aveux ne coûtent pas à M. Gide et que même il s'y complait) ; « Je ne me donne pas pour plus valeureux que je n'étais : ce n'est que vers mars 1941 que je commençai à relever un peu la tête et repris cœur. » Javoue que l'aime assez cett franchise. En tout cas, la précaution prise n'étair pas inutile. La publication d'une partie du journat, en 1944, dans la revue l'Arche, qui paraissait à Alger, fut, en effet, l'occasion de polémiques violentes. Un'député (dont le nom a ainsi quelque chance de passer à la postérité) porta l'affaire devant l'Assemblée consultative et n'heŝita pas a réclamer la prison pour l'auteur de ces « écrits infâmes ». Ce député monsemblée consultative et n'hésita pas à réclamer la prison pour l'auteur de ces « écrits infâmes ». Ce député montrait tout simplement qu'il n'était pas familiarisé avec la démarche ordinaire de la pensée gidienne, mais on a vu depuis, et jusque récemment, des écrivains dont les intentions éta ent sans doute moins pures faire à M 'fide les mêmes griefs, qu'ils savent n'être point mérités. La politique corroinpt tout ce qu'elle touche.

Est-ce à dire que certaines pages de ces carnets ne soient pas faites pour surprendre et même pour irriter? Mais faut-il s'en plaindre? Et devons-nous souhaiter, comme d'aucuns font déjà, que les voix isolées ne se puissent plus faire entendre? Eût-on préféré de voir M. Gide se mettre à l'unisson, chanter avec le dheur, autant dire qu'il se reniât et consenit an être plus lui-même? J'ai vu quel-qu'un protestes que l'écrivain parût attacher moins d'importance à la guerre qu'à un accroe fait à son régime et qu'en plein mois de mai 1940 il continual de litre Goethe. Etes-vous sûr qu'il faille tenir pour manifestation d'égoisine et apparent détachement? Si ce vieil homme de soixante-dix ans repasse de Phêne et d'Athalig, des suites de vers de la fontaine, de Hugo, de Baudelaire, c'est précisément qu'il veut échapper a l'obsession de la guerre. Le livre farmé, sa pensée retourne à ce qui notable confiil? « est-ce le-crépus-cule du soir ou l'aurore? » Il a d'avance (18 mai) répondu à l'objection : « Par pudeur, je ne moccupe, dans ce carnet, que de ce qui n'a pas trait à la guerre. Le crépus-cule du soir ou l'aurore ?» Il a d'avance (18 mai) répondu à l'objection : « Par pudeur, je ne moccupe, dans ce carnet, que de ce qui n'a pas trait à la guerre ce l'ecst pourquoi, durant tant de jours, je reste sans y rien écrire. Ce sont les jours où je n'ai pu me déliver de l'angoisse, pu penser à rien qu'à rela. » C'est M. Gide qui souligne : celz, la guerre. Le n'a que dessus de la ::elée, refusant, par

exemple, en octobre 1939. de collaborer aux « émissions d'oxygène » de la radio; son genre n'est pas la propagande. (Mais ceux qui, à présent, lui imputent à crime son abstention, ils approuvaient Romain Rolland il y a trente ans...) Il est permis de douter que, si M. Gide tient son journal, c'est, comme il l'a écrit, « à seule fin de ne point laisser rouiller sa plume ». Quoi qu'il en ait, le jour est venu, 17 mai 1940, que l'indifférence ne lui est plus possible 'et que l'émotion, la colère lui font interrompre ces notes dont l'affige l'insignifiance. « Puis non 1 les évenement sont trop graves : je n'ai plus d'attention que pour eux. Moins attristé par eux que par l'état d'esprit

las livres

que révelent les commentaires; et non pas seulement celui des Français, mais surtout celui des Français, mais surtout celui des Français, M. Gides s'il l'a c consterné »; et s'il n'eprouve nulle honte d'une défaite que le simple rapport des forces suffit à expliquer, il s'en prend aux défauts qui l'ont préparée et qu'il énumère avec tristesse; « idéalisme vague et stupide méconnaissance de énumère avec tristesse : « idéalisme vague et stupide, méconnaissance de la réalité, insouciance et croyance absurde en la valeur, de propos fiduciaires qui n'ont plus crédit que dans l'imagination des niais... partout incohérence, indiscipline, revendication de chimériques droits, méconnaissance de lous devoirs » tous devoirs >.

tous devoirs.

Comment s'étonner, après cela, où il ne peut être nié qu'il entre tant de vérité, que M. André Gide ait trouvé « tout simplemient admirable » la première allocution du maréchal Pétain? Mais on doit regretter qu'égaré, j'imagne, par la douleur, il ait écrit ce qui suit: « Nous n'aurions pas dû gagner l'autre guerre. Cette fausse victoire nous a trompés. N us n'avons pu la supporter. Le relâciement qui l'a suivie nous a perdus... Oui, nous avons été perdus par la victoire. Mais saurons-nous nous laisser instruie par la défaite? » A tout autre moment, paroles impies et sacrilèges. Qui de nous, alors, n'a pas chancelé, trébu-

ché, blasphèmé dans la nuit? Et beaucoup ont été plus longs à se reprendre que M. Gide. La citation qu'on vient de lire est du 14 juin (mais cest évidemment une erreur et je pense, qu'il fant lire 18 ou 19). Dix jours plus tard, il s'est ressaisi (sur ce point). Il écrit qu'il a entendic de Pétain, « Comment parler de France « intacte » après la livraison à l'ennemi de plus de la motité du pays? demande-t-il. Comment n'approuver point Churchill? » Ne pas donner de tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle? Ne suffitil pas à la France d'être vaincue? Faut-it en plus qu'elle se déshonce? Si l'on ne savait que M. André Gide n'a jamais eu la tête politique, on s'irriterait à le voir chercher de fausses analogies entre la France de 1918 et l'Allemagne de 1940, chacune, à l'entendre, par sa victoire égarée: « Il nous faudra payer toutes les absurdités de l'intangible traité de Versailles, ies humiliations du vaincu d'alors, les vexations inutiles qui me soulevaient le cœur en 1919, mais contre lesquelles il était vain de protester l'indigne abus de la victoire. C'est-à présent leur tour d'abuser. Avonsnous assez manqué de psychologie dans ce temps où nous infatuait notre triomphe 1 Comme si le plus sage n'eût pas êté de 'endre la main au vaincu... > Ah ! Si on avait écouté M. Gide... Ne croirait-on pas entendre un discours de M. Léon Blum, au-jourd'hui, parlerait de même.

La pensée de M. Gide sur la collaboration lui apparaît « acceptable » et même « southaitable », mais peut-on être sêr de l'indiment pour l'indiment de l'indiment

⁽¹⁾ Gallimard, éditeur.